

## L'autre frontière

Jean-Yves MARCHAL  
ORSTOM

Dans ce fond de golfe d'une Amérique tout juste découverte, que les cartes de la Renaissance européenne appellent "sinus", un estuaire est dénommé Panuco, dès 1512. Son nom est resté inchangé. C'est le débouché d'un beau fleuve qui entre profondément en terre. Il aurait pu être un axe de pénétration de la colonisation espagnole et devenir un des liens entre l'Europe et le cœur de la Nouvelle Espagne. Les conquistadores en ont fait la frontière septentrionale de leur colonisation. Les traces sont encore bien visibles.

### Géographie d'un constat

Nous "balayons" huit degrés de latitude entre le 18 et le 26<sup>ème</sup> nord, un espace de 153 000 km<sup>2</sup> peuplé de près de 8,5 millions habitants (1990).

Tamaulipas et Veracruz ont une morphologie commune (plaine, piémont, sierra) sur laquelle jouent, d'une part, l'influence océanique et, d'autre part, le gradient de la sécheresse continentale; d'où ces paysages verts du sud et terreux du nord, étagés entre frange côtière et front montagneux de l'altiplano. Du Veracruz au Tamaulipas, l'ambiance chaude et humide perd progressivement de l'influence au profit d'un climat sec au nord du Tropique du Cancer.

Les eaux qui ruissellent depuis la sierra, dessinent, du site portuaire de Veracruz à l'embouchure du Panuco, une série de rios perpendiculaires à la côte; l'ensemble pourrait s'appeler "pays des rivières". Au centre de l'espace étudié, le bassin formé du Panuco et de ses affluents Tamesi, Guayalejo, Moctezuma et Tempoal, offre l'un des plus importants systèmes hydrographiques du Golfe, après celui du Mississippi et du Rio Bravo. Au nord du Panuco, le chevelu des rios devient discret. Sur 400 kilomètres de côte, jusqu'au Rio Bravo, on ne rencontre plus que deux petits estuaires.

### Figure 1

\*\*

En 1990, l'État de Veracruz (73 000 km<sup>2</sup>) réunissait 6 228 000 habitants répartis en 207 municipes, soit une densité de 86 hab./km<sup>2</sup>, et celui du Tamaulipas (80 000 km<sup>2</sup>), 2 250 000 habitants en 43 municipes, soit une densité de 28 hab./km<sup>2</sup>.

Voilà un jeu d'oppositions entre deux entités. Si leurs superficies sont presque comparables, le découpage administratif est beaucoup plus lâche dans l'État du nord, avec cinq fois moins de municipes; ses effectifs de population représentent à peine 36 % de ceux du Veracruz et la densité moyenne y est trois fois plus faible.

Dans la partie nord du Veracruz, on observe un semis dense de villages de moins de 1 000 habitants et un fouillis de hameaux de moins de 200 habitants, au-dessus desquels émerge une vingtaine de localités de plus de 10 000 habitants, dont trois approchent les 100 000 habitants. En opposition, la population du Tamaulipas apparaît en taches séparées par de grands vides. Le long de la frontière avec les États-Unis, on recense 40 % de la population de l'État dans quatre

municipes urbains : Nuevo Laredo, Rio Bravo, Reynosa et Matamoros. Il faut se déplacer bien au sud pour retrouver trois centres urbains de bonne taille : Victoria (10 % de la population de l'État), Mante (5 %) et, enfin, dans la pointe sud-est, la conurbation de Tampico (20 %). Au total, sept villes dont quatre en position charnière avec les États-Unis, rassemblent 75 % de la population du Tamaulipas. En comparaison, les villes du Veracruz concentrent tout au plus 28 % des habitants. D'un État à l'autre, le rapport urbain/rural est inversé.

Les deux États présentent un fort potentiel agricole dont les fleurons : viande, lait, sucre, primeurs, agrumes, voire café et céréales, occupent avec régularité les premiers rangs de la production nationale. A cela s'ajoute le poids de l'industrie pétrolière et des activités portuaires et urbaines. Au sein de la fédération mexicaine, ce sont deux États riches.

Toutefois, dans ce patchwork saisi à petite échelle, une distinction nord/sud prédomine. Au Tamaulipas, règne l'élevage extensif dans de grands ranchs qui s'étendent entre les districts hydroagricoles de la frontière, produisant céréales et coton, et le bassin du Panuco, occupé par les céréales, oléagineux, canne à sucre, l'horticulture et les agrumes, en passant par les plantations de sisal ou de hennequen du Centre-Tamaulipas, ouvertes dans le fourré épineux.

Face à ce compartimentage en grands blocs, le paysage du Veracruz offre à l'infini le treillage des cultures dites traditionnelles : maïs et haricots communément réparties en lots jointifs autour de multiples localités. Des unités aux formes plus régulières occupent également les terrasses alluviales des nombreux cours d'eau : vergers d'agrumes alternant avec prairies encloses vouées à l'élevage intensif.

Ces observations renvoient aux conditions du peuplement. La façade veracruzaine est soudée au peuplement ancien de l'altiplano, tandis que le Tamaulipas en est éloigné. Un premier constat serait d'énoncer que le remplissage inégal de l'espace est à mettre au compte de l'aridité. Au nord du Panuco, l'eau est la condition *sine qua non* de l'habitat sédentaire; le point d'eau est recherché pour irriguer et planter. Au sud, la végétation luxuriante est abattue et le sol, drainé. Pour nécessaire qu'elle soit, l'explication n'est pas suffisante.

\*\*

A l'arrivée des Espagnols, un peuple sédentaire nommé Huasteco, vivait sur les lointains de l'empire aztèque, de part et d'autre du rio Panuco : jusqu'au rio Cazones, 150 kilomètres plus au sud, et jusqu'au rio Soto la Marina, 150 kilomètres plus au nord. Au-delà de ce dernier rio, nomadisait les Chichimèques. Le peuplement huasteco d'avant la conquête a été estimé à quelques 200 000 habitants (Meade, 1956). Sur la base de l'inventaire des anciens sites habités, les archéologues miseraient aujourd'hui pour le double (Barrera Bassols, 1994).

Une contrée ainsi peuplée aux abords d'une belle escale attise la convoitise. Depuis la Jamaïque, plusieurs expéditions sont lancées dans l'estuaire du Panuco, qui aboutissent à un début de conquête venant contrecarrer les plans d'Hernan Cortés. Ce dernier repousse ses rivaux par les armes dès 1520-21, mais les troubles engendrés par l'affrontement entre conquistadores provoquent le soulèvement des autochtones, lequel est réprimé avec, pour longue conséquence, la vente des habitants comme esclaves. Jusqu'au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, les Huastecos sont échangés contre bovins et chevaux en provenance des îles Caraïbes. C'est la principale activité économique de la province.

Le prélèvement démographique aboutit à l'élimination totale des établissements en rive nord du rio Panuco et à la crispation du peuplement en rive sud, dans la mesure où la population épargnée abandonne ses antiques lieux d'habitat pour se regrouper, soit dans les vallées de la sierra, soit dans quelques sites en plaine.

Le génocide du peuple huasteco bouleverse la géographie régionale. Dans la violence, le rio Panuco devient frontière. Au nord et au sud de celui-ci, deux espaces-temps se dessinent qui marquent le nord-est du Mexique jusqu'à nos jours.

### **Un sud repeuplé; un nord méconnu**

Lorsque les archives font état de regroupements de population au sud du Panuco, c'est des contreforts de la sierra Madre qu'il s'agit, pour raison d'insécurité provoquée, en plaine côtière, par les incursions de nomades chichimèques. Les rares localités, entre côte et montagne, sont alors déclarées en position de «frontière de guerre». Toutefois, l'espace côtier n'est pas un *no man's land* car une exploitation extensive s'y met en place.

Meade (*op cit.*) recense au sud du Panuco, pour le XVII<sup>ème</sup> siècle, 79 *encomiendas* ou grands domaines. Ce sont de vastes parcours d'élevage qui, peu à peu, se fragmentent en quelques 150 haciendas, alliant culture de la canne et élevage et où travaillent des esclaves noirs : 10 000 dans le Veracruz, au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle (Mota y Escobar, 1945).

Hors des haciendas, les tentatives de peuplement de la plaine côtière restent discrètes, sauf aux abords des lagunes et des estuaires. Il s'agit alors de petites escales maritimes où les ressortissants espagnols s'établissent moyennant privilèges commerciaux.

Au nord du Panuco, les rares toponymes portés sur les cartes anciennes rendent compte de l'absence de peuplement. Des donations foncières y sont attribuées comme au sud mais, puisque situées en «territoire de guerre», leur exploitation ne se fait pas. Les seuls lieux habités de manière précaire sont les salines et les pêcheries. Des expéditions se succèdent sur deux siècles, sans résultat, que leur but soit de peupler le piémont ou de pénétrer plus avant, vers le nord.

C'est, d'abord, la Sierra de Tamaholipa, à moins de 100 kilomètres du rio Panuco, qui devient l'établissement d'une mission. Elle se maintient jusqu'en 1720, année de sa destruction par les "indiens barbares". Une autre tentative a lieu, sur les contreforts de la Sierra Oriental, avec la fondation de six missions franciscaines équipées en bétail et chevaux de labour. La volonté d'ouvrir un chemin menant à la côte aboutit à la fondation de deux autres postes militaires. Mais le développement du bétail provoque les razzias d'Indiens *bravos* (sauvages). Les troupeaux sont décimés et les missions détruites entre 1689 et 1709. En 1715, une nouvelle colonisation est tentée sur les ruines des établissements précédents, sans résultat. Enfin, dans les premières décennies du XVIII<sup>ème</sup> siècle, ce sont des gisements de métaux précieux qui motivent les installations au nord de l'estuaire; les campements miniers sont détruits une fois encore par les indiens (1728).

La rive nord du Panuco est évacuée au même moment où Anglais et Français se font présents dans l'embouchure du fleuve (Vayssade, 1990).

### **La colonisation tardive de l'espace-nord**

Alors, la Vice Royauté en appelle au Conseil des Indes (1736-43) qui lance un plan de pacification et de peuplement au nord du bassin du Panuco. Un capitaine, Jose Escandon, reçoit l'ordre de fonder des villes et de fixer les indiens nomades.

Un long convoi de chariots, avec troupeaux et escorte, est mis en marche en décembre 1748. Trois mille personnes y participent, qui suivent les contreforts de la Sierra Oriental pour parvenir au centre de l'actuel Tamaulipas et, de là, remonter vers le rio Bravo. De cette époque, datent les fondations de villes sur lesquelles s'appuie, jusqu'à aujourd'hui, le peuplement recensé entre rio Panuco et rio Bravo.

Les localités sont fondées le long des rares rivières : Guayalejo, Santa Engracia, Purificación, Soto la Marina et, tout au nord, rios San Juan et Bravo. En chaque lieu, la caravane dépose colons et bétail. Au total, 23 villes sont créées, grossièrement distribuées en

alignements latitudinaux. Une première ligne protège l'actuelle région sud du Tamaulipas. Une seconde trace la limite nord d'une colonisation considérée comme établie, accompagnée de la sédentarisation des indiens. Au nord de celle-ci, commence la "*Nueva Tamaulipas*", c'est-à-dire l'espace des nomades du nord, toujours dangereux. La fondation de villes le long du rio Bravo, en première ligne, répond au même objectif : faire écran aux incursions des nomades.

C'est un succès. Les colons originaires du Veracruz et de San Luis Potosi viennent étoffer le peuplement de la première vague, tandis que de nouveaux points d'appui sont créés (1756-90). La fondation de la ville-port de Tampico, en 1823, en rive nord du Panuco, marque la fin de la période de colonisation volontaire du Tamaulipas.

En contrecoup de l'implantation hispanique, le nombre des "Natifs" diminuent. Sont-ils tués ou bien incorporés dans le lot des "bons indiens" qui ont accompagné les colons ? Pendant que les nouvelles localités passent de 6 200 (1755) à 12 000 (1770) puis 30 000 habitants (1795), le nombre d'indiens "barbares" décroît suivant la même périodicité : 14 300, puis 7 000 et enfin 3 300.

Cette colonisation n'est pas spécifiquement urbaine. D'une part, les habitants des villes peuvent être assimilés à des soldats-laboureurs chargés de mettre en valeur les terres environnant leur habitat et, d'autre part, les colons de la phase pionnière sont rejoints par des nobles nantis de titres de propriété, de telle manière que des haciendas prennent place entre les points d'appui de la colonisation. Luttres d'influences et procès à propos de captures d'eau s'en suivent. Vers 1800, une soixantaine d'haciendas est recensée dans le Tamaulipas (Meade, 1977).

\*\*

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la colonisation du nord-est mexicain s'accompagne de mouvements séparatistes souvent entretenus par les États-Unis.

La municipalité de Matamoros veut créer un département autonome le long de la frontière : "*los Estados Internos de Oriente*" (1834-35), puis une "République du Rio Grande". On en parle jusqu'en 1850 et ce d'autant plus qu'en 1847, le Tamaulipas cède aux États-Unis la portion de son territoire entre le rio Nueces, qui fixait la frontière avec le Texas depuis 1827, et le rio Bravo. Puis c'est le municpe de Mier qui demande à quitter le Tamaulipas (1853), parce qu'il se considère trop éloigné de Victoria, la capitale de l'État, de laquelle il ne reçoit aucune aide militaire contre les raids des «indiens des prairies» (Vayssade, 1990). En 1855, une revendication commune des circonscriptions du Nord-Veracruz et du Sud-Tamaulipas est menée, pour créer un nouvel État (Soto Manuel, 1855). Enfin, la crainte d'une sécession du nord reprend vigueur lorsque le Tamaulipas est divisé en deux départements : Tamaulipas et Matamoros, de 1864 à 1866.

Ces manifestations d'indépendance, difficilement apaisées, tiennent pour beaucoup à l'absence de bonnes communications. Si le Veracruz est strié de nombreux cours d'eau qui permettent le transport fluvial et que ses localités sont reliées par des pistes muletières (Fages, 1854), en revanche, le Tamaulipas ne dispose que de quelques grandes voies de charroi entre des pôles urbains éloignés les uns des autres de plusieurs centaines de kilomètres. L'aménagement des lignes de chemin de fer profite au Tamaulipas : la voie Tampico-Panuco-Ebano-San Luis Potosi est achevée en 1885; celle de Tampico-Victoria-Monterrey, en 1897. La voie ferrée rapproche les habitants et favorise les échanges. Cependant, elle conforte aussi la communication avec les États-Unis, inaugurant de la sorte les échanges à longue distance qui tournent le dos au Centre-Mexique.

## Le nord se remplit; le "vieux sud" prospère

La seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle est la période durant laquelle sont promulguées des lois ouvrant le marché de la terre : une manière d'impulser le développement économique dans un contexte "d'ordre et de progrès". Il s'agit de lois fédérales ou propres aux États : loi de colonisation du rio Bravo (1822) et des terres vierges (1826) promulguées au Tamaulipas comme au Veracruz; nouvelles lois de colonisation du Tamaulipas (1830 et 1833); lois de "désamortisation" (1856), de nationalisation des biens du clergé (1859) et d'occupation des terres vacantes (1883) (Skerrit, 1989,1992).

Leurs effets s'observent de deux façons : d'un côté, un marché de la terre qui s'accélère surtout au Tamaulipas et, de l'autre, des revendications agraires (rebellions indigènes : 1847-49, 1891, 1896), essentiellement au Veracruz, puisque le Tamaulipas ne connaît plus de communautés indiennes.

Dans ce dernier État, les lois de "désamortisation" provoquent une concentration d'autant plus impressionnante des terres, entre les mains de quelques uns, que l'espace est vide d'hommes. Par exemple, l'hacienda San Jose de las Rusias, près du Rio Bravo, rassemble 312 000 hectares et celle de El Cojo, au sud de l'État, 350 000. Et les villages inscrits dans les propriétés fournissent la main d'œuvre. En 1910, 97 % de l'espace agricole appartient à 800 familles qui emploient 88 % de la population rurale comme peones. Les 3 % de terre restants sont utilisés par de petits agriculteurs libres qui représentent 12 % des gens des pueblos. (Alvarado, 1992 : 127-28). Il devient évident qu'au Tamaulipas :

«la grande hacienda est la formule caractéristique de l'exploitation agricole, autour de laquelle se structure la vie sociale et économique » (Ibid., 120 ).

Dans le Veracruz, la situation est plus complexe car les densités y sont plus lourdes et la population mélangée. C'est pourquoi, d'une part, les appels à la colonisation étrangère, notamment française et italienne, ne sont pas un franc succès et que, d'autre part, on assiste à la vente de lots d'haciendas, là où les habitants se sont soulevés (Ducey, 1989; Alafita, 1991). Un fait nouveau apparaît également : des haciendas sont louées à des sociétés qui s'intéressent tout autant à la production de canne à sucre et à l'élevage, qu'à la prospection pétrolière (Blasquez Dominguez, 1986).

Au nord du Panuco, l'hacienda s'étale; au sud, elle se fragmente.

Les densités se confortent. L'État du Veracruz est en passe de devenir le plus peuplé de la fédération mexicaine : 886 000 habitants, en 1895, et plus du million en 1912. Il possède déjà douze centres urbains de plus de 5 000 habitants quand le Tamaulipas n'en présente que quatre (Guerra, 1988).

Entre les recensements de 1878 et 1900, le rythme de l'accroissement s'accélère en terres chaudes veracruzaines; ce qui s'explique par une immigration venue de la sierra, à laquelle s'ajoutent les apports étrangers via les escales portuaires. Les deux flux sont à mettre en relation avec les changements intervenus dans la mise en valeur des arrière pays côtiers. Une société marchande se met en place. Les échanges se tissent. C'est la grande époque des convois muletiers entre la Sierra et la côte (Velasquez, 1995). De nouveaux hameaux apparaissent sur les cartes, le long des rivières. Et parce que l'espace veracruzain se remplit, le compartimentage administratif se fait plus serré. Les municipes se fractionnent. En 1900, la trame municipale, que l'on observe aujourd'hui, est en place. De nouvelles identités sociales et économiques émergent des chefs-lieux municipaux.

Au Tamaulipas, ce sont les districts urbains en semis éclaté, plus que de nouvelles aires de peuplement, qui se renforcent. En gros, rien de bien nouveau depuis la fin XVIII<sup>ème</sup> siècle. Tampico, au sud, et le chapelet des villes-frontière, au nord, voient se conforter population et

activités, en partie parce que la guerre de sécession aux États-Unis bloque l'économie des États sudistes (1861-65). L'intérieur de l'État et sa bande côtière restent vides (Prieto, 1873).

En 1845, le Tamaulipas atteint le chiffre de 100 000 habitants, grâce à un accroissement démographique de 48 % depuis 1821. La population atteint 219 000 habitants en 1900, 250 000 en 1910, puis 283 000 en 1921 (Alvarado, 1992). Si les effectifs restent faibles, du moins l'accroissement de population est-il rapide. Toutefois, la différence de poids démographiques entre les deux États voisins ne peut être comblée. Noriega (1912) avance, pour le Tamaulipas, une densité moyenne de 2-3 hab./km<sup>2</sup> et, pour le Veracruz, 14-15 hab./km<sup>2</sup>.

### **Espace ouvert au nord, compartimenté au sud**

Au XX<sup>ème</sup> siècle, l'exploitation pétrolière, qui fait du Mexique un des grands producteurs d'or noir, secoue le Veracruz mais bien peu le Tamaulipas.

Dans le premier cas, c'est d'un chambardement économique, social et démographique qu'il s'agit durant la période 1900-1940. L'isolement est définitivement rompu entre côte et sierra; l'épaisseur de l'espace se dissout. Car, pour prospecter, on brûle la végétation après en avoir extrait les bois utiles. Les photographies de l'époque témoignent des alignements de derricks dressés sur les collines calcinées. Derrière la ligne de feu, une fois les puits mis en exploitation et les pipe lines posés, se profile un développement agricole qui occupe les espaces restés "sauvages". Les paysans de l'altiplano, venus travailler dans les champs pétroliers, mettent la plaine côtière en culture.

Le Nord-Veracruz continue de se peupler. Alafita (1986) avance pour 1921, 50 mille hommes sur les gisements et dans les raffineries. Et combien de dépendants familiaux ? Les localités pionnières, créées à proximité des puits, s'étoffent et le commerce s'intensifie. Les sociétés pétrolières agissent comme des compagnies de colonisation qui fondent de nouveaux centres et organisent l'espace selon leur volonté.

Au Tamaulipas, bien que des gisements aient été mis en exploitation dès 1904-10, les forages ne répondent pas aux espoirs escomptés; la production reste faible. Si Tampico est célébrée comme «la» ville du pétrole mexicain, elle le doit au fait qu'elle en est le principal port d'évacuation. Le trafic fluvial du rio Panuco est décuplé (London, 1914). En 1922, plus de 100 000 habitants vivent à Tampico, contre 9 000 en 1900. Puis, la décadence intervient en 1925-30, à la suite du déplacement de l'activité pétrolière vers l'isthme de Tehuantepec : commerces fermés, faillites bancaires et ralentissement de l'activité portuaire s'enchaînent.

\*\*

La réforme agraire, fer de lance de la révolution (1910-30), n'a pas pour effet de changer les disparités existantes entre les deux États. Car le partage de la terre n'a pas signifié aménagement du territoire ou planification, sauf lorsque les dotations foncières ont été accompagnées de la création de périmètres hydroagricoles. Ce fut bien le cas du Tamaulipas, sans qu'il y ait eu pour autant un grand changement dans la répartition du peuplement. La réforme agraire n'a fait que conforter celle-ci, sur ces points forts : dépeuplement des secteurs en culture sèche.

Au Tamaulipas, 2,45 millions d'hectares ont été distribués entre 1 370 *ejidos* (dotations agraires) dont 63 % en secteurs irrigués. Dans le Veracruz, 2,95 millions d'hectares ont été partagés entre 3 612 *ejidos* ou biens communaux, sans apports notables d'irrigation (Inegi, 1994). Une fois encore, on observe des différences de taille : deux *ejidos* au Tamaulipas pour cinq dans le Veracruz et une moyenne de 1 788 ha. donnés en dotation dans le premier cas contre 816 ha. dans le second. Espace libre et densité rurale ont joué, une nouvelle fois.

Dans l'État du nord, la réforme agraire prend essentiellement l'aspect d'une distribution de lots irrigués dans ce que furent les haciendas : celles du sud qui produisaient le sucre et les fruits et celles du nord, le coton. Encore subit-elle la résistance des Chambres de Commerce des villes de la frontière, où les propriétaires terriens sont à la fois producteurs agricoles et chefs d'entreprises, qui font en sorte de ne pas perdre leur main-d'œuvre. Au nord du Panuco, la destination productive des lieux est claire et datée, selon une logique de production décidée en haut-lieu. Les *ejidos* sont, le plus souvent, des centres de peuplement localisés dans des bassins de production aménagés au fil du temps : rio Bravo (1905 puis 1941-43), Mante-Xicontenatl (1927-32 puis 1942-48), Matamoros et Reynosa (1938), San Juan (1936-49) et rio Purificacion (1946) (Vayssade, 1990).

Dans le Veracruz, puisque les groupes sociaux sont plus nombreux, la réforme agraire produit une multitude de petits territoires agricoles, sans que l'on puisse discerner une organisation particulière de la répartition foncière autre que celle en grappes ou en archipels, dans les aires les mieux peuplées. C'est notamment le cas des municipes pétroliers, où la part de la superficie ejidale avoisine ou dépasse les 50 % de la superficie municipale (Cambrézy, 1991). Les mailles du réseau administratif se remplissent jusqu'en 1970, date à laquelle la Secretaria a la Reforma Agraria ne distribue plus que des miettes.

En résumé : au sud, une distribution aléatoire au tout venant; au nord une répartition géographique localisée le long des rios, souvent en casiers géométriques.

### **La chance perdue d'un fleuve**

Après avoir reçu plusieurs appellations du temps où il était *tierra incognita*, le Tamaulipas demeure toujours mal nommé. Pour le définir, les auteurs retiennent des qualificatifs empruntés aux régions voisines. Les crues du Panuco rappellent à Fages (1854) celles du Mississippi. L'ensemble de l'entité est nommée curieusement "zone tropicale basse", comme si le "bas d'un tropical" commençait à la frontière nord-américaine. Quand son élevage vient à propos, c'est pour en faire une "avancée nordique" de celui des États limitrophes de San Luis Potosi et de Veracruz. Comme si le Tamaulipas demeurait sans qualités.

Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, le faible peuplement relatif du nord de l'État de Veracruz a valu à cet espace d'être qualifié de distant, excentré ou marginal par rapport aux densités élevées de l'altiplano. Cependant, par rapport aux grands espaces secs et peu habités d'un Tamaulipas au maillage administratif lâche et en position de frontière, ce Nord-Veracruz fait figure de môle de peuplement, historiquement et culturellement rattaché à "la zone fondamentale du Mexique central" (Bataillon, 1967 : 120).

Les appréciations portées au Tamaulipas ne sont pas prêtes à disparaître. Car Victoria peut bien être capitale de l'État (depuis 1825), il n'empêche que prévalent, d'une part, Tampico comme la "cité économique" faute d'être le cœur de l'État, d'autre part, le chapelet des villes-frontière le long du rio Bravo et, enfin, la grande route des échanges et de l'émigration : Tampico-Monterrey; Monterrey situé dans l'État du Nuevo Leon, le grand pôle du nord-est mexicain en relation avec les États-Unis.

Ce qui fonde l'identité du Tamaulipas serait autant l'écartèlement que l'on perçoit entre ses affinités ou propensions, que la forme même de l'État, qui aurait la tête en bas (Tampico) et sa base le long du corridor frontalier. Entre ses extrémités, on ne peut s'empêcher de le voir comme un espace à parcourir, pénalisé par des distances entre pôles, qui rappellent davantage l'espace du Texas que celui des États mexicains qui le côtoient au sud. Le Tamaulipas est, soit une arrière-cour du Mexique central, soit un avant poste des États-Unis .

### **Figure 2**

Jusqu'à la fin de la marine à voiles, soit les premières décennies du XX<sup>ème</sup> siècle, l'estuaire du Panuco a été fréquenté par tout navire qui, quittant les Caraïbes, courait sous les alizés pour atteindre la côte du Golfe du Mexique. Son embouchure était le point d'atterrissage atlantique le plus sûr de la Nouvelle Espagne devenue Mexique; Veracruz, situé 400 kilomètres plus au sud, n'ayant toujours été qu'un mauvais port exposé aux vents dominants de nord-est.

Dés les premiers temps de la colonisation espagnole, Nuñez Cabeza de Vaca (1538, éd. 1979 :182-83), parlait du Panuco en ces termes :

"Ce port est le meilleur du monde; il pénètre dans la terre de sept à huit lieues; il a six brasses à l'entrée et cinq près de la terre (...) Dedans, il n'y a pas de grandes vagues ni de dure tempête et, même, s'il doit contenir beaucoup de navires, il est extrêmement riche en poissons. (...) Les vents y règnent tout le temps (...) C'est pourquoi les navires vont et viennent s'y abriter".

Ce généreux dispositif naturel : la sécurité d'une escale ouvrant sur un fleuve orienté est-ouest et navigable en chaland jusqu'à 200 km à l'intérieur des terres, n'a curieusement pas été exploité. Il s'est trouvé mis en concurrence avec l'axe Veracruz-Mexico, celui-là terrestre, choisi par Hernan Cortés dès 1521.

Le Panuco aurait pu être l'axe préférentiel de communication entre les deux Espagnes car, avec ses affluents, il offre un beau réseau hydrographique. L'ensemble des bras affluents qui, comme des doigts de gants, forme un réseau comparable à un "delta inversé", aurait pu constituer un faisceau de pénétration dans un espace à coloniser (figure 1). Au lieu de quoi, les conquistadores ont préféré appliquer la politique de la terre brûlée et la déportation des habitants. Aussi faut-il attendre que se manifeste, après l'indépendance du Mexique, la volonté du président Santa Ana pour que la fondation de Tampico offre le point d'ancrage d'un développement économique tardif. A cette époque, les territoires situés au sud du rio étaient depuis longtemps peuplés, administrés et "développés".

Il semble que ce soit, d'une part, les forces armées étrangères, nord-américaines et européennes (1846-47, 1862-68, 1914) et, d'autre part, les compagnies pétrolières tout aussi étrangères (1900-35) qui aient été les seules utilisatrices de l'atout naturel offert par l'embouchure et le cours du fleuve. Depuis la fin des années 1930, le Panuco a cessé d'être un couloir d'activités. Il est redevenu ce qu'il était auparavant : une séparation dans un milieu de marécages et de broussailles.

Les étendues basses de ses abords n'ont été affectées que depuis 1973 par la planification agricole, encore ne s'agit-il que de son bassin-amont, soit les périmètres drainés et aplanis du programme Pujal-Coy (120 000 ha.), aménagés entre les trois États du Tamaulipas, du Veracruz et de San Luis Potosi. C'est le seul projet de transition régionale, ou d'unification des territoires de part et d'autre de ses rives, qui ait été réalisé depuis cinq siècles.

Une autre manière de considérer le Panuco est de s'interroger sur son rôle éventuel de barrière naturelle venant s'opposer aux liaisons nord-sud. Mais on franchit un fleuve, son courant fut-il fort et les inondations qu'il provoque, saisonnières. Les Indiens chichimèques le franchissaient (XVI<sup>ème</sup>-XVII<sup>ème</sup> siècles); les armées aussi, avec chevaux et canons (XVIII<sup>ème</sup>-XIX<sup>ème</sup> siècles). Il est dit encore que des troupes passaient régulièrement d'une rive à l'autre. Plus que le fleuve lui-même, ce serait la vase qui gênerait l'accès aux berges. Les découvreurs égarés du XVI<sup>ème</sup> siècle l'auraient appris à leurs dépens (Nunez Cabeza de Vaca, *op. cit.*).

Toutefois, la difficulté d'accéder au fleuve est une chose; la manière de le voir en est une autre. A cet égard, dans sa monographie du municiple veracruzain de Panuco, Pazzi (1935) ne mentionne jamais la rive nord du fleuve; à croire que, lorsque l'on habite sur une rive, on ne veut pas rendre compte de l'autre, située sur un autre territoire. Pourtant, à la même époque, les

compagnies pétrolières étrangères, ancrées sur les deux rives, n'avaient de cesse d'occuper le fleuve de leurs chalands.

Barrière naturelle, frontière politique ou limite entre deux mondes qui ne se reconnaissent pas ? Le Panuco est une limite durable entre deux espaces-temps, pas seulement une limite administrative posée sur la carte. Il n'a pas l'épaisseur d'un bassin fluvial aménagé; il est frontière. Un pont vient de le franchir, il y a moins de dix ans, au droit de Tampico. Mais sous le pont, les berges sont désertes ou à l'état de friches industrielles. Le gouvernement du Veracruz postulerait pour la création d'une annexe portuaire de Tampico en rive sud.

Franchir le fleuve ou équiper ses rives, pour en faire un axe économique et gommer les différences entre un nord et un sud ? Aujourd'hui comme hier, la question demeure. Elle n'a rien de théorique; elle renvoie constamment deux États mexicains voisins dans un rapport dual. L'histoire d'une portion de côte le long du Golfe du Mexique, là où un fleuve, devenu frontière, aurait pu être un lien, n'est pas achevée.

\*\*\*\*\*

## Bibliographie

ALAFITA MENDEZ, L., 1986, "Trabajo y condicion obrera en los campamentos petroleros de la Huasteca, 1900-1935", *Anuario IV*, Univ. Veracruzana, Centro de Investigaciones Historicas : 169-208.

ALAFITA MENDEZ, L., y F. Gomez Cruz, 1991, *Tuxpan*, Col. Veracruz: imagenes de su historia, Xalapa, Archivo General del Estado de Veracruz, Xalapa.

ALVARADO MENDOZA, A., 1992, *El Portesgilismo en Tamaulipas: estudio sobre la constitución de la autoridad pública en el México posrevolucionario*, El Colegio de México, CES, 390 p., México.

BARRERA BASSOLS, N., 1994, "Ganadera y deforestación en Veracruz : procesos ecológicos y económicos de un espacio tropical", tesis de maestria en Antropología, CIESAS-Golfo, Xalapa, mimeo.

BATAILLON, C., 1968, *Les régions géographiques du Mexique*, Travaux et Mémoires de L'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine, n° 20, 212p., Paris.

BATAILLON, C., 1991, "Pétrole et tropique, la façade du Golfe", dans *Amérique latine, Géographie Universelle*, Hachette-Reclus Ed., vol IV: 125-132, Paris.

BLASQUEZ DOMINGUEZ, C., 1986, *Estado de Veracruz, informes de sus gobernadores, 1826-1986*, Ed. del Gobierno del Estado de Veracruz, XXI tomos, Xalapa.

CAMBRÉZY, L., y *al.*, 1991, *Atlas ejidal del Estado de Veracruz-Encuesta nacional agropecuaria 1988*, INEGI-ORSTOM, Aguascalientes.

FAGES, E., 1854, (nueva edición 1959), *Noticias estadísticas del departamento de Tuxpan*, Ed. Citlaltépetl, coleccion Suma veracruzana, Historiografía, México.

GUERRA, F.X., 1988, *Del antiguo regimen a la revolución*, Fondo de Cultura Económica, Mexico.

INEGI, 1994, *México hoy*, México.

LONDON, J., 1914 "Le Mexique puni", *Romans et récits autobiographiques*, Laffont, Paris, coll. Bouquins (nouvelle édition 1988) : 923-1012.

MEADE, J., 1956, (edicion 1962), *La Huasteca veracruzana*, Editorial Citlaltépetl, 2 tomos, México.

MEADE, J., 1977-78, *La Huasteca Tamaulipeca*, Univ. Autónoma de Tamaulipas, Instituto de Investigaciones Historicas, T1 (1977), 322p.; T2 (1978), 276p.; T3 (1978), 147p., Cd. Victoria.

MOTA y ESCOBAR, A., Fray, 1945, *Memorias del obispado de Tlaxcala : 1609-1620*, Secretaria de Educación Pública, México.

NORIEGA, E., 1912, *Atlas miniatura de la Republica Mexicana*, Libr. de la Vda. de C. Bouret, Paris-México.

NUNEZ CABEZA de VACA, A., 1538 (Ed. 1979), *Relation de voyage, 1527-1537*, Paris, Actes Sud, coll. "Terres d'aventure".

PAZZI MESQUIDA, E., 1935, *Panuco, su fundacion y sus origines*, GoB. del estado de Veracruz, SEC, 257 p, Xalapa.

PRIETO, A., 1873 (ed. 1949), *Historia, geografía y estadística del estado de Tamaulipas*, Porrua S.A., 361p., México.

SKERRIT GARDNER, D., 1989, *Una historia agraria en el centro de Veracruz : 1850-1940*, Col. Historias veracruzanas n° 6, CIH, Univ. veracruzana, Xalapa.

SKERRIT GARDNER, D., 1992, *Una historia dinámica entre la Sierra y la Costa*, Centro de Inv. Históricas, Univ. Veracruzana, 24 p. mimeo, Xalapa.

SOTO MANUEL, F., 1855, *El nuevo estado. La necesidad de formarlo inmediatamente con los cinco distritos de Tuxpan, Tampico de Veracruz, Tancanhuitz, Huejutla y el sur de Tamaulipas*, Ed. Andres BOIS, México.

VAYSSADE, M., et al., 1990, *Cartografía histórica de Tamaulipas*, Gobierno del Estado de Tamaulipas, Inst. tamaulipeco de Cultura, Cd. Victoria-México.

VELASQUEZ HERNANDEZ, E., 1995, *Cuando los arrieros perdieron sus caminos*, El Colegio de Michoacan, Zamora.

Figure 1 – Golfe du Mexique : les bassins hydrographiques

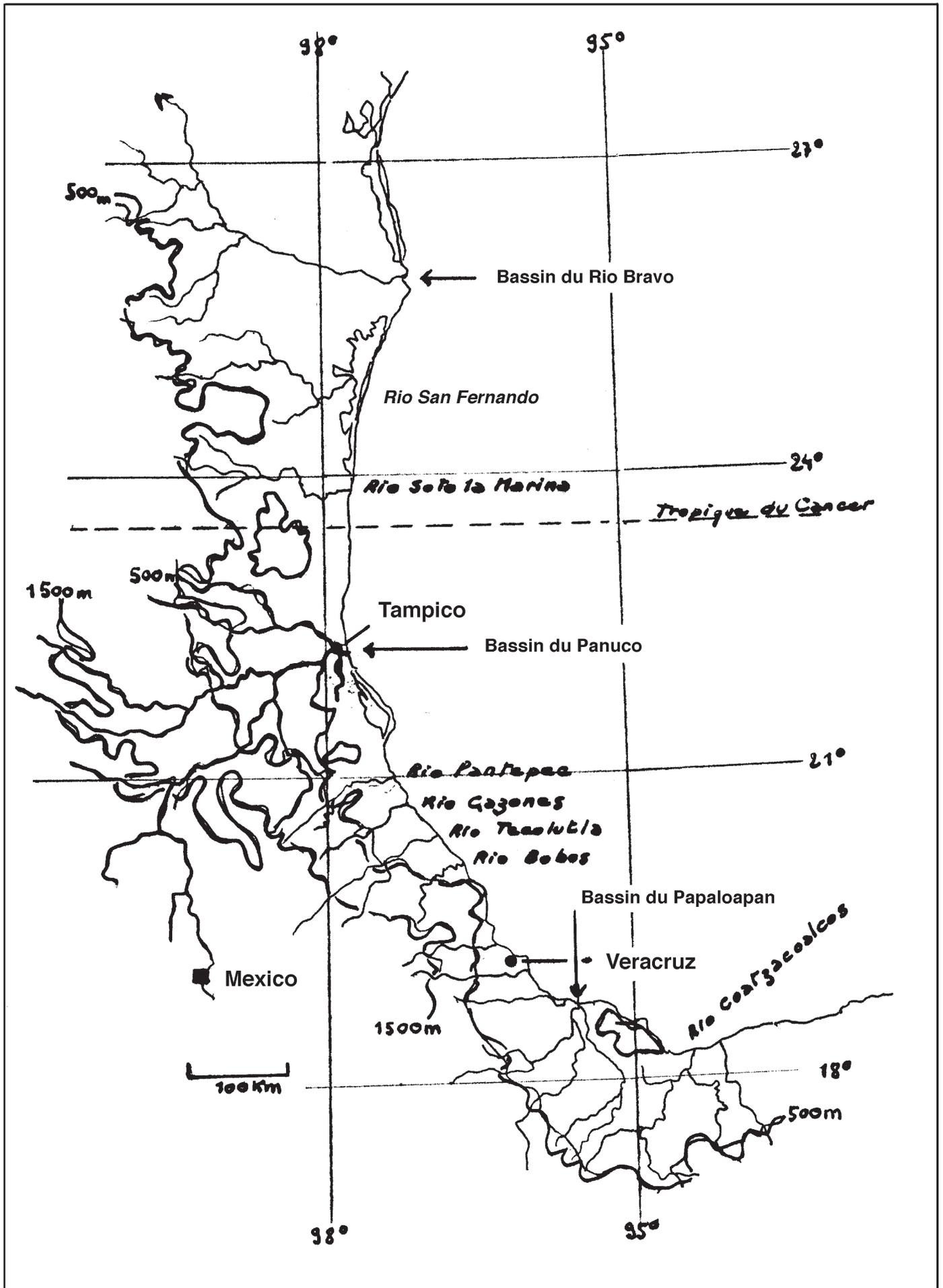
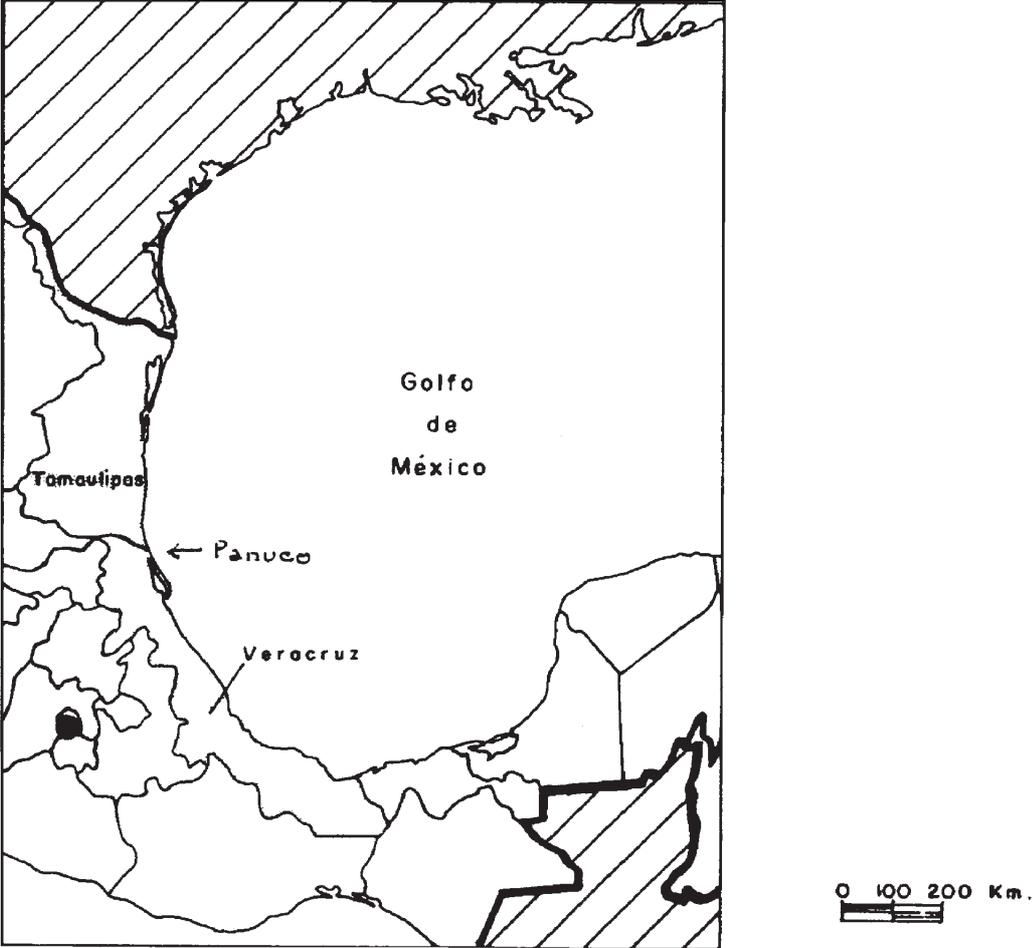


Figure 2 – Golfe du Mexique : divisions territoriales en place depuis 1962



-  1. Etats-Unis, au nord, et Guatemala, au sud
-  2. Limite d'Etat de la fédération mexicaine
-  3. Frontière
-  4. Mexico

[Retour au texte](#)